

Ambiguïté

Annie Dana

Éperdu, j'arrivai à la nuit. Une fois la porte franchie se déroulait le maigre boyau du hall. L'escalier étroit s'annonçait raide. J'ai chancelé à cause de l'obscurité mais dans mon dos, le froid et la pluie m'ont rendu téméraire. J'ai pensé qu'elle hésiterait à m'ouvrir de peur de la bourrasque. À moins qu'elle ne m'eût trompé et ne laissât personne pénétrer chez elle à pareille heure.

Sous mes pas, j'ai compté le nombre de marches : 94. Je désapprenais tout autre moyen de m'occuper l'esprit. Sur le dernier palier, j'ai découvert une trappe au-dessus de ma tête.

Je savourais le calme. À cette hauteur, le vacarme de l'orage n'était plus perceptible, je m'entendais respirer. J'ai cherché à tâtons une issue. La porte s'est entrouverte

au premier toucher, puis elle a bâillé entière en crissant. Je ne m'attendais pas à rencontrer une telle facilité, j'ai failli redescendre.

Derrière moi, l'escalier était sombre, et à portée de main m'attendait ce que j'étais venu chercher. En vérité, rien de précis, sinon une réponse à la sensation d'étrangeté qui, tout à l'heure, avait étranglé ma gorge quand la femme rousse, j'en étais sûr, m'avait fait signe sous le porche.

Je l'avais dévisagée sans baisser les yeux. Elle avait détourné les siens, m'invitant à la suivre le long du dédale des rues. J'avais marché longtemps comme un automate dans le sillage de ses hauts talons qui martelaient l'asphalte à un rythme égal. Lorsqu'elle est entrée dans l'immeuble, je suis resté à les écouter depuis le hall cogner contre le bois des marches et se chevaucher en écho dans le silence : 94.

J'ai fini de pousser la porte, prolongée par la barrière d'une tenture moirée. J'y promène les avant-bras, les jointures des poignets, j'écoute les pliures de mes doigts frémir au contact doux de la soie.

J'écarte la bordure gansée qui termine le rideau. Au-delà, une lueur dessine, à l'extrémité de la pièce, dans l'embrasure d'un balcon, la silhouette de mon étrangère.

Des masses foncées de nuages se fondent au contour de ses vêtements. Elle paraît s'absorber dans le lointain mais je devine, de biais, son regard arrêté sur moi, comme jailli d'un portrait peint dont les yeux suivent le spectateur.

Maintenant je glisse vers elle tandis qu'elle relève le visage puis l'abaisse plusieurs fois, dans un mouvement régulier que je prends à nouveau pour une invite.

Le progrès de mes pas dans sa direction dure un temps infini, davantage, me semble-t-il, que l'ascension des 94 marches. Elle s'éloigne à mesure que j'avance.

Soudain, je suis presque contre elle. Alors elle parle.

– Comme vous avez tardé.

Sa voix évoque la fraîcheur d'une exclamation d'enfant devant un présent inespéré.

Je patiente à nouveau, le temps d'échafauder un mensonge.

– Je me suis égaré en chemin.

Elle fait un geste de dénégation, m'obligeant à me justifier.

– J'ignorais que j'aurais à me rendre ici.

– Il fallait bien que ce fût ici.

Docilement, je répète après elle.

– Oui, il fallait que ce fût ici.

Elle portait une robe noire, ou bleu profond, ou de la teinte sépia des photographies anciennes. Par-dessus était jeté un long manteau resserré par une cordelière qui encerclait son cou. J'ai levé le bras droit, avancé la main, et tiré sur le cordon. Il s'est dénoué sans effort. Le manteau est tombé, dessinant à terre une large tache, pareil à un socle sculpté de ses chevilles à ses pieds nus.

Le rayon de la lune découvrait la rondeur de ses seins sous l'étoffe transparente de la robe.

Elle respirait violemment et le chant lourd de son souffle résonnait jusque dans mes épaules.

J'ai compris, à moins qu'il ne fût déjà plus question d'interpréter quoi que ce fût, qu'elle ne tarderait guère à me conduire là où elle l'avait décidé. Mon corps devenait une paroi vide et mon énergie paraissait traverser ma peau pour fuir dans sa direction. Elle, cependant ne faisait rien que respirer de plus en plus fort, absorbant à chaque inspiration l'haleine qui s'échappait de ma bouche, pendant que montait dans mes jambes une fatigue irrépressible.

Puis cela prit fin.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la vision de mes mains. Elles sont la part de mon corps la plus intime ; à dire vrai j'avais même pour elles jusqu'à ce jour une espèce de vénération. Dix ans auparavant, elles avaient pris feu, et emmaillotées dans des gazes et des pansements, elles me firent défaut plusieurs mois en me contraignant à des contorsions épuisantes. Je les avais retrouvées ensuite avec ivresse.

Ce sont des mains noueuses, aux ongles ras. Les poignets qui les portent sont charnus et striés d'énormes veines, de véritables poignets de sculpteur. Ce sont eux qui s'agitent le plus lorsque je travaille la glaise pour lui donner forme. Ils se poursuivent par des bras aux formes massives dans lesquelles le muscle semble en constante extension.

Quelque chose était en train de détruire cet équilibre. Il est hasardeux de tenter d'expliquer après coup un événement dont on ne peut évaluer l'importance que par des indices infimes. La privation lente d'une phalange d'un seul doigt est négligeable au regard de la perte totale d'une main qui survient au cours d'un accident.

J'ai choisi l'exemple de mes mains pour expliquer la stupeur qui m'a terrassé au moment où l'imprévisible s'est emparé de ce qui m'était le plus familier. A l'instant où

mes mains se sont changées en d'autres mains. Des mains froides et blanches de statue, effilées, aux ongles pâles, qui oscillaient et pivotaient sur elles-mêmes avec une extrême lenteur, prenant plaisir à la grâce de leur mouvement. Ébloui, je les ai contemplées avec une crainte mêlée de confiance.

Peu après, je les adoptai.

C'était une folie. Peut-être ai-je donné lieu à ce qui suivit par folie pure. Ma pensée s'est mise à caracoler dans le rêve éveillé qui m'avait saisi lorsque mes pas s'étaient accordés à ceux de la femme.

Son visage exprimait une douleur, appelant mon regard sur l'endroit dont elle cherchait à me signifier qu'il était le lieu de sa souffrance.

Je me concentrais sur la cause de sa plainte avant de découvrir son bras qui pendait le long de sa robe.

La crispation de son visage avait disparu pour mieux laisser l'épouvante venir tourmenter le mien. A hauteur du poignet tranché d'une section nette, je ne voyais pas de main, plus de main, mais une arête de sang ne se déversant pas, une ligne circulaire rouge ourlant harmonieusement l'avant-bras.

Je n'ai pas crié, je n'en ai pas eu le temps, d'autres transformations ont rallié la première, l'ampleur musclée de mon torse a fondu tandis que le gonflement d'une gorge féminine se mettait à frémir par-dessus mes poumons.

Mes seins arrondis tendaient le tissu soyeux qui recouvrait mes épaules, avec la volupté qui, tout à l'heure, émanait de l'étrangère.

Chaque partie de son corps lui échappait, s'évanouissant à mesure de mon propre changement.

Dès qu'il s'est éclipsé, j'ai regretté l'orgueil de son cou pour aussitôt me réjouir de l'aisance du mien, identique à celui que j'avais admiré lorsqu'elle s'était détournée sous le porche.

A présent, son visage s'est dissipé, ses jambes et son ventre se sont évaporés, et je sens le velouté de mes cuisses fuselées frissonner sous la courbe d'amphore de mes hanches.

Je porte un long manteau retenu par une cordelette et mes pieds se dissimulent dans des escarpins pointus.

C'est le soir, un soir d'orage, je suis adossée au balcon d'une pièce longue et rectangulaire, mes yeux s'égarent au-delà de l'horizon. Je suis parfaitement calme.

Pour parvenir à mon étage, il est nécessaire de grimper 94 marches.

J'entends le rythme d'un pas entièrement occupé à franchir la distance qui le sépare de moi. Sans doute est-ce celui de l'homme que j'ai vu tout à l'heure sous un porche et qui m'a imprudemment suivie jusqu'ici.